

Essais étrangers

Numéro 59, mars-avril-mai 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (59), 53-59.

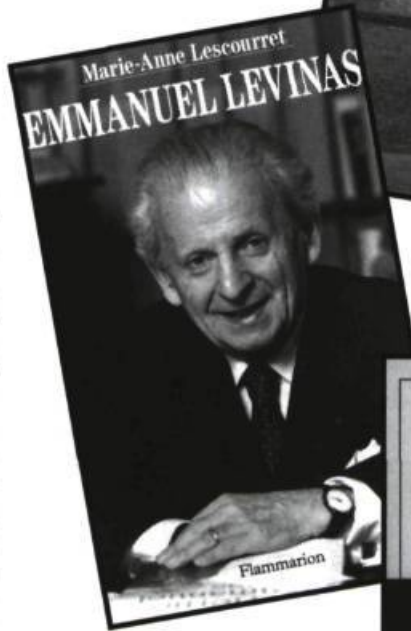
EMMANUEL LEVINAS
 Marie-Anne Lescourret
 Flammarion, 1994,
 417 p. ; 51 \$

Le personnage est considérable, à en juger du moins par l'influence que lui reconnaissent à peu près tous ceux qui se sont intéressés à la philosophie au cours des dernières décennies. Ce *détour par les autres* n'étonne d'ailleurs qu'à demi : d'une part, Emmanuel Levinas n'a jamais cultivé le vedettariat ; d'autre part, ce penseur qui a voulu 'ramener le sens de toute expérience à la relation éthique entre les hommes' aurait sans doute voulu, s'il avait pu planifier la chose, être connu à travers ce que les autres pensent et disent de lui.

Homme secret, imprévisible, enseignant par choix à l'École normale israélite orientale plutôt que dans les universités plus prestigieuses qui lui ouvraient leurs portes, Emmanuel Levinas réussit quand même un parcours sidérant. On lui doit, plutôt qu'à Sartre, l'introduction en France de la phénoménologie allemande. D'autres, sans doute, prirent vite le relais, mais on peut se demander si, sans lui, Husserl ou Heidegger auraient eu aussi vite la même influence. On lui est redevable, plus encore, d'une insistance sans rivale sur la solidarité entre les hommes comme base de l'éthique. Paradoxe immense, car ce spécialiste de la tradition juïque donne ainsi un fondement proprement laïque à l'éthique.

La biographie de Marie-Anne Lescourret ne tient pas tout à fait le pari de décoder ce mystérieux philosophe. C'était peut-être tâche impossible tant l'écriture de Levinas est ardue et ses virages inexplicables. Voyons là le méritoire déblaiement d'un terrain vierge.

Laurent Laplante



LE PARI LITTÉRAIRE
 Jean-Philippe Domecq
 Esprit, 1994, 213 p. ; 41,95 \$

Jean-Philippe Domecq remet ça ! Après s'en être pris à l'art actuel et à l'analyse de plusieurs « objets spéculatifs » auxquels il refuse le titre d'œuvres d'art (ses têtes de Turc favorites étant Daniel Buren et Andy Warhol), dans *Artistes sans art* (Esprit, 1994), le voilà qui entreprend une réflexion sur la littérature française. Si le roi est encore nu, ce n'est plus le même. Ce ne sont plus tant les œuvres qui sont pourfendues, le concept d'objet spéculatif n'ayant pas son exact pendant littéraire, que l'indigence de la critique, tant journalistique qu'universitaire. Les exemples à l'appui, pas des moindres, sont convaincants : le Nouveau roman, à la réputation surfaite selon Jean-Philippe Domecq (car elle ne résisterait pas à la relecture, critère qui lui sert à démarquer la littérature du *reste*), et les romans de la rentrée 1992.

Écrivain lui-même, Jean-Philippe Domecq ne se fera pas que des amis avec cet ouvrage, comme le révèlent les réactions à certains textes déjà



L'OMBRE INFINIE DE CÉSAR
 REGARDS SUR LA PROVENCE
 Lawrence Durrell
 Trad. de l'anglais
 par Françoise Kestman
 Gallimard, 1994,
 238 p. ; 39,95 \$

Lawrence Durrell est mort en 1990, année de la publication en anglais de *L'ombre infinie de César, Regards sur la Provence*. À elle seule, cette circonstance donne une signification particulière à cet ouvrage d'amoureux, d'érudit et de dilettante. La traduction française vient de nous en être livrée par Françoise Kestman, à qui l'auteur a dédié son livre en lui rendant un hommage aussi vibrant que discret.

Lawrence Durrell s'est installé dans le Languedoc en 1957 ; il y a achevé la rédaction du *Quatuor d'Alexandrie* et réalisé celle du *Quintette d'Avignon*. En plus de trente ans, il aura adopté ce pays, l'aura exploré comme seul un Anglais peut le faire et en aura vécu les transformations. En neuf chapitres émaillés d'une vingtaine de poèmes, il aborde différents aspects de cette région hantée par l'histoire et les traditions. Ses pages sur la tauromachie et sur la haute-magie, par exemple, dévoilent un degré d'intimité culturelle avec les lieux que sans doute peu de Languedociens d'adoption ont pu atteindre.

Mais là où Lawrence Durrell atteint au sublime, c'est dans toutes ces pages — et notamment dans le chapitre qui donne son titre à l'ouvrage — où il fait revivre les belles cités romaines. Arles, Nîmes, Orange, Narbonne, Avignon nous sont rendues dans leur splendeur, hommage au génie romain et à la civilisation exceptionnelle qu'il avait portée sur les berges du Rhône. Quiconque a visité cette région de la France d'aujourd'hui reconnaîtra le puissant esprit qui se dégage encore de tels sites, du cimetière des Alyscamps, en Arles, par exemple.

Si l'ouvrage de l'écrivain débute par des considérations assez légères, de celles que le bonheur de la vie provençale peut inspirer, il progresse vers une réflexion de plus en plus profonde et touchante sur l'histoire et la civilisation. Ce faisant, il boucle également la



parus dans *Esprit* et *Quai Voltaire* (dont il est le rédacteur). Mais il faut saluer son courage de dire à voix haute ce que plusieurs murmurent de crainte d'être taxés de philistins. À cet égard, son chapitre sur le *culturally correct* en France est une pièce d'anthologie.

Mais attention, il ne s'agit pas ici que d'un pamphlet de circonstance. Et si son propos est très *hexagonal*, ce qui favorise le recul, il ne faudrait pas croire que nous ne sommes pas concernés. Car ce livre, bien au-delà de passages qui nous font sourire (jaune), est une réflexion sur l'œuvre, sur le sens du travail de l'artiste et finalement sur l'art et sa définition.

À lire absolument ? Pas pour ceux qui n'aiment pas être bousculés dans leurs certitudes quant au *culturally* et au *politically correct*.

Andrée Fortin

boucle d'une vie confrontée à l'inéluctable de la mort. La conclusion, intitulée « Le cercle refermé », est d'une tragique ironie et se termine par un au revoir sans espoir.

Ce livre est un bijou précieux. Il nous ramène aux dimensions essentielles de l'homme — la vie, l'amour, la mort — en ramenant l'individualité de celles-ci à la place modeste qu'elles occupent dans la trame de l'histoire.

Denise Pelletier

RAISONS PRATIQUES

Pierre Bourdieu
Seuil, 1994, 251 p. ; 39,95 \$

Les habitués de la sociologie du maître ne verront pas dans ce livre un nouveau Bourdieu. Il s'agit en effet d'un recueil de textes déjà publiés : articles, transcriptions de cours ou de conférences prononcées à travers le monde, le tout échelonné sur une période allant de 1986 à 1994.

Néanmoins, *Raisons pratiques* est sans doute la meilleure synthèse produite jusqu'à maintenant de l'ensemble de l'œuvre du sociologue français. Contrairement à d'autres tentatives de présentation synthétique, où il répondait à des questions sur sa méthode, Pierre Bourdieu offre ici une sélection de textes qui lui semblent exposer les aspects essentiels de sa démarche et répondre aux critiques directement ou indirectement formulées à l'égard de son travail. Plus faciles d'accès que les études originales, mais plus rigoureusement construits que les entretiens, les textes de cet ouvrage explicitent les notions d'« habitus », d'« espace social », de « champ » et d'« économie symbolique » qui caractérisent la sociologie de Pierre Bourdieu.



Raisons pratiques résume plus de trente années de réflexion et d'enseignement basés sur l'affirmation que la compréhension des sociétés réside dans la compréhension de la relation entre les agents et le monde ; une relation que Pierre Bourdieu définit en montrant que les agents construisent les structures sociales à partir de structures mentales, elles-mêmes issues des structures sociales historiques.

Gérald Baril

LES TURCS
Sous la dir. de Stéphane Verasimos
Autrement, 1994,
213 p. ; 37,95 \$

La guerre du Golfe a révélé la position stratégique de la Turquie dans l'économie politique mondiale. En servant d'appui à la puissance américaine, ce pays s'est affirmé comme l'une des clés des problèmes du Moyen-Orient, contrée arrosée par des cours d'eau dont il contrôle les sources.

Aucun pays de cette région n'offre une image aussi ambi-



guë. Rattaché au nomadisme mongol dont il se réclame, affranchi du joug islamiste par son fondateur Atatürk et intégré d'autorité à la culture occidentale, il est aujourd'hui un rempart à la fois contre l'intégrisme musulman de l'Irak et contre les visées expansionnistes de l'Irak.

Cette monographie sur la Turquie de la revue *Autrement*, sous-titrée « Orient et Occident, islam et laïcité », présente le cas exemplaire d'une nation qui, malgré certaines prétentions raciales, se définit essentiellement par la langue et la culture, comme le souligne Louis Bazin dans l'un des articles.

Mais ce qui m'a le plus retenu dans ce dossier sur la Turquie, c'est la présentation par Altan Gökalp des *alevî*, communauté chiite qui forme près du quart de la population

et qui, malgré sa quête gnostique, pratique une politique de résistance aux institutions et de justice sociale, dans un esprit de solidarité et de responsabilité.

De plus, l'affirmation par les *alevî* de l'égalité des sexes n'est probablement pas sans rapport, étant donné leur importance démographique, avec l'accession, en 1993, d'une femme au poste de premier ministre.

Jean-Claude Dussault

HISTOIRE DES COLONISATIONS

Marc Ferro
Seuil, 1994, 525 p. ; 59,95 \$

Marc Ferro est un éminent chercheur français de l'École des hautes études en sciences sociales. Il est également un spécialiste de la Révolution russe et de l'URSS. L'auteur nous offre ici une vaste fresque de la colonisation du XIII^e siècle au XX^e siècle, fresque trouée par les balles et les boulets que s'échangèrent des dizaines d'empires et des centaines de peuples.

La colonisation fut le projet d'une multitude de peuples à travers l'histoire. Il suffit de nommer les antiques colonisations grecques et romaines, bien connues des Occidentaux. Nous oublions les milliers de peuples qui, partout dans le monde et depuis toujours, pratiquèrent l'art consommé de l'envahissement démographique et de la domination culturelle, politique, économique et sociale de l'Autre. Nous les oublions volontiers parce qu'ils n'ont pas laissé de traces écrites, sauf chez les futurs vainqueurs de ces derniers... Si nous projetons et animons sur une mappemonde les fluctuations de frontières résultant des innombrables conquêtes, nous constatons une persistante zone de perturbation socio-économique accompagnée de chutes de populations locales et d'asservissement intégral. Vue de l'espace, la Terre semble en perpétuelle crise d'urticaire : de constantes migrations et des fluctuations locales de densité indiquent ici et là les métropoles *étrangères* et les nécropoles *indigènes*.

Marc Ferro nous parle avec brio de la politique coloniale et impérialiste des Européens, russe y comprise, sans oublier les pratiques coloniales arabe, turque et japonaise. De comptoirs commerciaux en colonies de peuplement en passant par les divers épisodes impérialistes, l'histoire de notre millénaire montre une persistante migration des sociétés en proie à la « restructuration » intérieure (surpopulation, surproduction, etc.) et aux visées dominatrices des autres peuples. Selon Marc Ferro, « [i]l s'agissait pour les puissances rivales [...] de s'assurer, sur la carte, le plus de territoires possible pour prévenir toute tentative d'un rival de se l'approprier un jour — sait-on jamais ». La justification religieuse (évangélisation) et politique des conquêtes fut remplacée par la justification morale de cette prédation planétaire dans la phase raciste de l'impérialisme. Marc Ferro souligne à propos que Joseph Chamberlain, en 1895, « chantait un hymne impérialiste à la gloire des Anglais et célébrait un peuple dont les efforts dépassaient ceux de ces rivaux français, espagnols, etc. Aux autres populations 'subalternes', l'Anglais apportait la supériorité de son savoir-faire ». Tous les chantres du colonialisme et de l'impérialisme utilisèrent peu ou prou les mêmes mots à travers l'histoire. Le peuple québécois, mentalement colonisé, peut toujours méditer là-dessus...

Après une décolonisation mondiale plus ou moins réussie, nous assistons à l'heure actuelle à une subtile recolonisation. La force des armes et la pression démographique des colons firent rapidement place à la puissance de l'argent et à la domination techno-scientifique, fiefs des anciens colonisateurs impérialistes. Le danger pour les nations décolonisées se situe aujourd'hui dans l'amoralité du capital *nomade* qui triomphe dans la phase présente de mondialisation des marchés. D'énormes blocs commerciaux se forment (CÉE, ALÉNA, etc.), et l'expression des particularités nationales des pays décolonisés est désormais vue comme autant de manifestations d'un tribalisme dépassé. Tribalisme des petites

nations et des faibles cultures, bien entendu, car le Japonais, l'Américain, l'Allemand, l'Anglais ou le Français ne sont jamais vus comme des tribus, malgré le faible pourcentage de leurs populations dans l'ensemble mondial. Le tribalisme, c'est les Autres. Encore là, le fardeau de la *preuve* incombe aux démunis.

Ce nivellement des pratiques commerciales débouchera tôt ou tard sur une uniformisation des savoir-faire, des modes, des langues et des cultures. Bientôt, devant le Capital-Roi, l'homme ne regardera plus sa foi, sa langue, sa culture ou sa patrie, mais son compte en banque plus ou moins garni. Le Veau d'or triomphera.

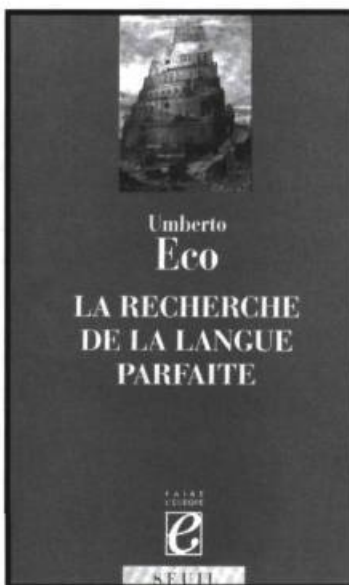
Renaud Longchamps

LA RECHERCHE DE LA LANGUE PARFAITE

Umberto Eco
Seuil, 1994, 436 p. ; 49,95 \$

Sous le bleu du drapeau d'Europe, cinq éditeurs du continent se réunissent pour proposer une collection multilingue, chacun publiant le même texte (version originale et traductions selon le cas), collection dont le titre en forme de programme (« Faire l'Europe ») annonce le but ultime de cette mise en commun d'un héritage historique très diversifié et longtemps conflictuel. On n'aurait pu trouver à cette fin meilleur ambassadeur qu'*il Professore Eco*, véritable *commendatore* de la sémiotique contemporaine, esprit universel, polyglotte distingué et homme d'une culture phénoménale, qui cache, sous un humour irrésistible et une vague ressemblance avec le capitaine Haddock, l'affabilité d'un Tournesol dont il n'a cependant certes pas le côté évanescence.

Car la rigueur et même parfois un pointillisme à la limite du byzantin sont, comme d'habitude, au rendez-vous. Et ce livre-ci, incontestablement, ne s'adresse pas au même public qu'a rejoint *La guerre du faux* ou *De Superman au surhomme*, il s'en faut de beaucoup. De Louis Trolle Hjelmslev d'abord, on doit avoir bien



assimilé la double dichotomie expression-contenu, forme-substance, même si Eco, avec sa clarté pédagogique bien connue, facilite grandement la chose. Il faut aussi avoir du goût pour les textes peu connus, voire obscurs, et même une passion pour les codes, les chiffres, les traditions occultes, les utopies flamboyantes, les complexités cabalistiques et les théories abscones sur fond de cratylisme et d'arbitraire du signe.

Car la recherche de la langue idéale, qui a occupé une bonne partie des lettrés, savants et philosophes européens, du haut Moyen-Âge au XIX^e siècle et de nos jours encore, ne va pas sans tortures de l'imagination et de l'intelligence. Quelle est la langue mère de l'humanité ? Celle d'Adam ? Ou l'hébreu, longtemps élu par la plupart des penseurs, avant que l'égyptien, le grec, voire tour à tour chacune des langues nationales des distingués disputeurs, ne viennent le détrôner ? Et la différenciation linguistique de l'humanité date-t-elle de Babel, comme le dit la Bible, ou d'avant, comme le dit aussi la Bible ? La question agite les savants de ces terres chrétiennes. Jusqu'à ce qu'elle finisse par ne plus se poser, remplacée par celle des familles de langue, au moment de l'émergence épistémologique de l'indo-européen, au XIX^e siècle. D'autres se pencheront, au cours du temps, sur la question de l'adéquation de la langue au réel, parfaite par décret divin pour la langue adamique, à réaliser au contraire pour les utopistes et ceux

qui rêvent d'une langue philosophique ou universelle.

Est ainsi mis à notre portée un extraordinaire foisonnement intellectuel, et sont posées toutes les questions capitales sur le signe et la langue, que l'on doit à des penseurs obscurs, comme à des acteurs illustres : Raymond Lulle, Dante, Bacon, Leibniz, Rousseau, etc., présentés ici sous la direction inspirée du *maestro* Eco.

Jean-Pierre Vidal

LA MORT DU GRAND ÉCRIVAIN ESSAI SUR LA FIN DE LA LITTÉRATURE

Henri Raczymow
Stock, 1994, 196 p. ; 29,95 \$

Mallarmé et Proust ont pu s'interroger sur l'existence problématique de la littérature, comme le rappelle Henri Raczymow lui-même, mais sa réflexion sur « la mort du grand écrivain » va plus loin ; elle dresse un constat de disparition. À partir de l'évidence tranquille qu'avec Jean-Paul Sartre s'est éteint le dernier « grand écrivain » au sens où Voltaire, Victor Hugo, Émile Zola ou André Gide le furent étant reconnus comme tels, à la fois par leurs pairs et par la société dans laquelle ils vécurent, l'essayiste présente une analyse de la vie littéraire française actuelle minée par une « prolifération incontrôlée » de publications interchangeables, vouées toujours plus rapidement à l'oubli. Évacuée toute hiérarchie hors celle que crée le tapage médiatique, la valeur des œuvres ne sait plus se faire reconnaître ; ainsi l'hégémonie de l'information moderne a-t-elle éliminé la littérature.

On pourrait ne voir dans l'essai d'Henri Raczymow qu'une relance d'une autre « prolifération incontrôlée », celle des pamphlets d'intellectuels contre l'époque, et les amateurs trouveront là de prévisibles vitupérations de la bêtise et de l'inculture contemporaines, deux chapitres contre Bernard Pivot, sans compter celui qui s'intitule « Amérique : anisation ! ». Pourtant *La mort du grand écrivain* échappe aux poncifs du genre ▶

en ce qu'il rend compte, de mauvaise grâce mais sans contestation, d'un fait accompli. Car Henri Raczymow, tout écrivain qu'il s'éprouve pour sa part, voit une logique évolutive irrépessible dans la déchéance actuelle des arts quels qu'ils soient. L'analyse historique qu'il propose réserve aux sociétés nettement hiérarchisées la reconnaissance sociale qui garantit la valeur esthétique. Or dans la mesure où la société démocratique contemporaine nivelle toute distinction dans une perpétuelle fuite en avant cautionnée par le jeu de la mode médiatique, la littérature ne peut plus y trouver sa place. Depuis 1980, avec la mort de Sartre, le dernier « grand écrivain », la littérature a du reste disparu, nous annonce-t-il.

Voilà un pavé dans la mare : bien informé, astucieux, provocant, discutable et très hexagonal !

Denis Saint-Jacques

LE POÈTE COMME UN BOXEUR
Kateb Yacine
Seuil, 1994, 185 p. ; 27,95 \$

« Prendre position dans la lutte exige des convictions et du courage pour les défendre. » Voilà ce dont n'a jamais manqué et à quoi n'a pas failli l'auteur de *Nedjma* qui, dans *Le poète comme un boxeur*, retrace son parcours à travers une série d'entretiens publiés entre 1958 et 1989.

Jamais peut-être les propos de cet homme de pensée et d'action n'auront été aussi percutants. Alors que les intégristes s'accaparent l'espace réservé à son pays dans la presse, Kateb Yacine nous rappelle la diversité et la complexité de l'Algérie. Loin d'adhérer à la vision arabomusulmane à laquelle on tend à réduire son pays, il en revendique les origines berbères et

se réclame plutôt du continent africain.

Certes, les assertions d'ordre politique abondent dans ce livre dont le titre réfère au fait qu'en Algérie, on soutient également poètes et boxeurs. Toutefois, elles n'occulent aucunement l'activité littéraire et théâtrale de Kateb Yacine. Ayant d'abord écrit en français pour faire connaître son pays et exprimer sa différence, il est amené par le théâtre à opter pour la langue de son peuple.

Il faudrait citer ce livre en entier tant Kateb Yacine nous y propose d'avenues à explorer. En 1983, il constatait : « Nous sommes dans une Algérie qui est réelle et qui est invivable. [...] Si, maintenant, nous laissons l'oppression et l'hypocrisie s'installer, les Algériens de demain hériteront une Algérie pire que celle que nous avons connue au temps du colonialisme. » Malgré cette sombre vision, la lecture de *Le poète comme un boxeur* permet de croire à des changements possibles tant qu'il existera des hommes qui refuseront qu'on brise leurs rêves. « Tout commence demain, pour l'homme d'hier et d'aujourd'hui. »

Claire Côté



On connaît le triste destin de Baudelaire, qui a fini aphasique, accablé de dettes, après avoir mis au monde une œuvre qui va influencer toute la littérature moderne. À la fin de sa vie, Charles Baudelaire est abattu, amer, et inquiet de ce qu'il va devenir. Le 21 décembre 1865, il écrit à sa mère : « Dans trois ans et demi, j'aurai quarante-cinq ans. [...] Il est peut-être trop tard pour que je puisse même payer mes dettes et sauvegarder de quoi entretenir une vieillesse libre et honorable ? Mais si jamais je peux rattraper la verdure et l'énergie dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolera de tout. En attendant, mes livres *dorment*, valeurs perdues pour le moment. Et puis, on m'oublie. » Baudelaire devait mourir en 1867.

Gilles Côté

LA SAGA MACINTOSH
ENQUÊTE SUR L'ORDINATEUR
QUI A CHANGÉ LE MONDE
Steven Levy
Trad. de l'anglais
par Martine Leyris
Arléa, 1994, 285 p. ; 34,95 \$

Il n'y a pas si longtemps, avant la *Grande Division*, tous les utilisateurs de micro-ordinateurs faisaient partie d'une confrérie où régnaient l'originalité, l'égalité et l'homogénéité. Persuadés d'être différents des autres humains, ces gens se parlaient un langage bizarre formé de codes, de lettres et de commandes visiblement destinés à ne jamais, mais *jamais*, être confondus avec la parole quotidienne. Ils auraient eu l'impression de blasphémer : vous n'allez quand même pas mettre un ordinateur dans les mains de n'importe qui ?

Puis vinrent Steven Jobs et la *Grande Division*. Rien ne fut plus comme avant. Il y avait désormais les gens sérieux, adeptes du PC, attachés aux rituels anciens, et ceux qui jouaient avec des souris et qui se présentaient comme héritiers de l'avenir. Chaque groupe méprisait l'autre ; les discussions étaient féroces,

BAUDELAIRE
Henri Troyat
Flammarion, 1994,
399 p. ; 34,95 \$

Voici un portrait de Baudelaire qui ne s'accompagne pas de l'analyse thématique de son œuvre : d'autres s'y sont employés avant Henri Troyat. La qualité principale de cette biographie réside par ailleurs dans le fait qu'on y voit Baudelaire assumer un quotidien plus que difficile, à la limite de l'horreur. Henri Troyat a abondamment puisé dans la correspondance du poète ; il en a tiré une vision quasi apocalyptique d'un personnage dont la grande originalité ne pouvait s'accommoder aisément d'une époque peu tolérante à la contestation radicale.

hargneuses et, puisque personne n'écoutait, le tout se terminait souvent par des insultes. Je n'exagère rien. Les choses se sont tassées depuis, car ce cloisonnement était contraire aux principes mêmes de la communication informatique et, sans doute plus important, à la conquête des marchés. Les clones ont dû admettre l'importance de l'interface convivial, et les *macoïdes* ont compris l'utilité des raccourcis par claviers et des logiciels plus souples. Les pirates d'Apple et IBM, le Big Brother du Super Bowl 1984, préparent maintenant des plate-formes communes.

Le livre de Steven Levy est un bel exemple du fanatisme déraisonné d'avant la *Grande Division*. Pour lui, c'est tout bon (du côté d'Apple) ou tout mauvais (le reste). Dans ce contexte, on ne cherche pas à convaincre, mais à convertir. Cette enquête sur les gens et les circonstances qui menèrent à l'extraordinaire pénétration du Macintosh (15 % du marché : énorme) ne pêche donc pas par excès de sens critique, c'est le moins qu'on puisse dire, mais elle est souvent instructive et toujours divertissante. Faire croire que le Mac a *changé le monde* n'a guère de sens, mais j'écris ceci en utilisant Windows : le Mac aura au moins changé les informaticiens.

Pierre-André Tremblay

À L'OUEST D'ALLAH

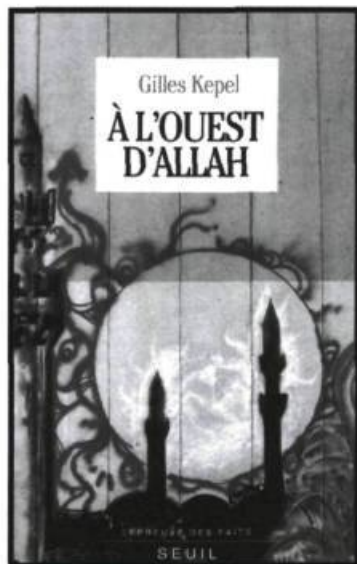
Gilles Kepel

Seuil, 1994, 326 p. ; 44,95 \$

Voici un livre qui arrive à point. Après avoir ignoré l'Islam pendant des siècles et l'avoir relégué dans les zones d'un nébuleux Moyen Âge, on en a fait aujourd'hui le pire ennemi de la démocratie occidentale. Du coup, on s'inquiète, on se pose des questions sur cette violente résurgence du religieux dans le monde moderne et sur sa terrible efficacité. C'est à ces questions que répond Gilles Kepel en se penchant sur diverses manifestations de cette foi conquérante dans trois pays où sa présence s'est imposée : les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France.

Gilles Kepel

À L'OUEST D'ALLAH



Dans chacun de ces pays, les militants islamistes se sont tout d'abord signalés par un *communautarisme* qui apportait une solution aux problèmes de violence et de drogue dans les quartiers peuplés de gens d'origines ethniques diverses. D'abord salué par l'État, à la fois surpris et soulagé par ce service social improvisé, le mouvement prit très tôt le ton de la revendication, exigeant la reconnaissance de son identité.

Dans le cas des États-Unis, cette référence, même élémentaire, à l'Islam apporta un nouveau sentiment de fierté à ceux qui sont jusqu'à maintenant demeurés en marge d'une société dont ils occupent collectivement le statut le plus bas. En Grande-Bretagne, les musulmans du sous-continent indien ont entrepris d'exploiter à leurs fins la ségrégation instituée par un multiculturalisme qui avait pour but de protéger les Anglais d'origine. En France, l'identité recherchée par les nouveaux citoyens venus du Maghreb, d'abord vécue sur le mode de l'intégration, a par la suite pris la forme d'une revendication islamiste outrepassant les cadres de l'égalitarisme républicain. Vu de l'extérieur, cela a donné la révolte des Black Muslims aux États-Unis, l'affaire Rushdie en Grande-Bretagne et la controverse du voile islamique en France. Gilles Kepel démontre que ce n'est là que la pointe d'un iceberg dont la masse risque de transformer le climat social des pays aux prises avec des minorités de plus en plus revendicatrices.

Jean-Claude Dussault

LA TAUROMACHIE

Sous la dir. de Jean-Marie Magnan

Sud, 1993, 306 p. ; *

POÈTE DES ILES

Sous la dir. de Frédéric Jacques Temple

Sud, 1994, 195 p. ; *

La revue *Sud*, de son fief marseillais, est bien située pour observer les divers courants esthétiques qui depuis toujours traversent le bassin méditerranéen. Dans un numéro hors série consacré à la tauromachie, elle demeure fidèle à son projet d'ouverture à toutes les conjectures culturelles issues du sud. S'ouvrant sur un texte de Georges Bataille à propos d'Hemingway, celui-là même qui incarne la fascination pour cet art que d'aucuns nomment cruel et d'autres lumineux, le panorama présenté au sommaire de ce numéro est impressionnant et traverse la littérature, les arts plastiques et la philosophie.

La vie et la mort se retrouvent au centre de toutes les contributions qui sans complaisance tentent de faire une synthèse des idées autour de cette cérémonie aux rituels réglés comme une chorégraphie. On scrute les moindres gestes du torero, on débusque le sang et ses significations, on cherche entre l'ombre et le soleil, le sens de cette pratique qui attire encore les foules, pour décrypter plusieurs facettes de ce que Jean-Marie Magnan, le coordonnateur de l'ensemble, nomme « le roman tauromachique ». Pour *aficionados* et autres curieux, le détour vers ces arènes est rempli d'émotion et de passion. Décrite comme « Mémoire », « fête », « faim », « *Vox populi* », la tauromachie continue de susciter des réactions contradictoires. Dans ce beau numéro de *Sud* on entend, pour reprendre le titre de l'article de François Coupry, « le terrible bruit du toro au bout du callejon ».

Dans le numéro de mai 1994 de *Sud*, Frédéric Jacques Temple a réuni des textes autour du thème des îles. Cela forme un archipel de collaborations variées qui donnent le goût de découvrir ces lieux clos qui font rêver. Il y propose, d'Alain Borer à Daniel Leuwers, en passant par Gérard

LeGouic, René Depestre, Edouard Maunick et Jean Royer, qui dans un texte intitulé « Le visage des mots » nous dit les « rêves cristallins » des îles comme « voyage immobile », tout un paysage fait de magie et d'exils qui se déploie en toute liberté. Les îles sont des lieux où se perdre et errer à la recherche du sens et des brises du large, là où se trame « l'inachevé » comme le dit Jean Todrani. Des commentaires critiques complètent cette livraison de *Sud*, revue trimestrielle française qui en est à sa 24^e année de parution.

Claude Beausoleil

*Ne savons pas le prix

TOUS LES FLEUVES VONT À LA MER

MÉMOIRES

Élie Wiesel

Seuil, 1994, 558 p. ; 44,95 \$

ÉLIE WIESEL

Philippe M. de Saint Cheron

Plon, 1994, 374 p. ; 45,95 \$

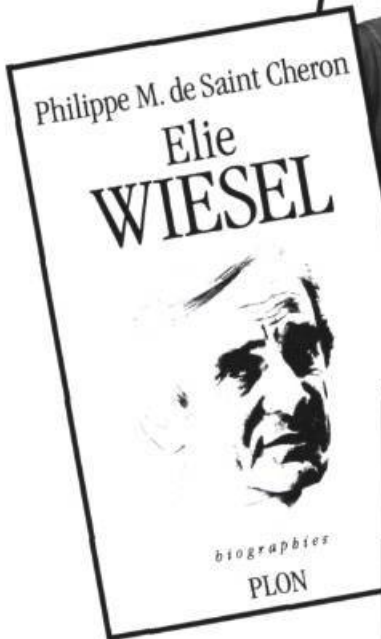
Juif né à Sighet en territoire alternativement roumain et hongrois, à 16 ans survivant de l'Holocauste, en 1986 Prix Nobel de la Paix, Élie Wiesel est, avec une constance remarquable, le messager de la mémoire, déterminé à ce que ne sombre jamais dans l'oubli les souffrances du peuple juif. Ses romans sont largement autobiographiques, sinon inspirés ou déclenchés par les événements. Voici qu'il entreprend de rédiger ses mémoires, dont ce premier tome s'arrête en 1969. Pour cela, il relit les pages de son journal personnel et en fait le commentaire ; il s'interroge, sachant toutefois que certaines questions resteront longtemps, peut-être toujours, sans réponse !

Élie Wiesel arrive en France en 1945, avec un groupe d'adolescents juifs survivants des camps nazis. Incertain du sens à donner à sa vie, il devient finalement et jusqu'en 1974, correspondant à Paris puis à New York, pour le journal israélien *Yedoth Arhronoth*, puis journaliste au *Forverts* — le plus grand quotidien yiddish au monde, selon lui. Il restera toujours un exilé ; apatride en France, il devient citoyen américain, mais ne manque jamais ▶

d'affirmer qu'être Juif, c'est sa première nationalité. Quand on est Juif, on le reste toujours. Journaliste, interprète, conférencier, professeur aux universités de Yale et de Boston, il est avant tout un écrivain. Initié dès l'âge de trois ans à l'étude du Talmud, entraîné au jeu des questions et des commentaires, il ne cessera jamais d'étudier les textes sacrés. Comme journaliste, il est à l'écoute de ce qui se passe dans le monde, rencontrant les personnalités du monde politique, réagissant chaque fois que la situation d'Israël semble mal comprise ou menacée. Il restera proche des survivants de l'Holocauste, qu'il encouragera à témoigner.

À travers toutes ces pages, on sent vivre avec intensité et intégrité un homme conscient de ses racines, en quête de connaissances, ouvert à l'amitié, sensible aux souffrances d'autrui, lucide dans ses engagements, attentif à la vie.

Que nous apporte la biographie signée Philippe M. de Saint Cheron que ne contenaient les *Mémoires* ? Peu de choses sur la période couverte par ceux-ci ; elle a néanmoins l'avantage de nous mener plus avant. Son auteur nous informe longuement des courants de contestation et de dénigrement qui ont entouré l'attribution du Prix Nobel de la Paix à Élie Wiesel en 1986 ; de missions officielles qu'il assume, tel ce voyage en Russie en 1979 à titre de président de la Commission présidentielle de l'Holocauste, ou cette tentative de conciliation en ex-Yougoslavie à la fin de 1992 ; de projets mis sur pied de concert avec François Mitterrand comme cette rencontre des Prix Nobel à Paris, en 1988, ou la fondation de l'Académie universelle des Cultures, inaugurée en 1993. Il mentionne les divergences de position entre Élie Wiesel et



l'archevêque de Paris Jean-Marie Lustiger, de confession juive avant sa conversion au catholicisme.

On retrouve mieux celui que nous faisons découvrir les *Mémoires*, quand il est question de sa relation avec son fils Elisha, né aux États-Unis en 1971. « N'est-ce pas terrible d'attendre de son fils qu'il se fasse l'impossible messenger d'un message intransmissible ? » La « transfusion de mémoire » est-elle possible ? Plusieurs pages intéressantes présentent sa façon d'enseigner et le type de relation qu'il établit avec les étudiants. « J'enseigne par la question. [...] Manière juive s'il en est et je pense toujours à ma mère, qui lorsque je rentrais du *héder*, ne me demandait jamais si j'avais bien répondu mais si j'avais bien questionné. »

Si la biographie d'Élie Wiesel présente certains défauts, des passages confus, des fautes de frappe ou d'accents, il est rassurant de savoir que la suite des *Mémoires* devrait paraître en 1995.

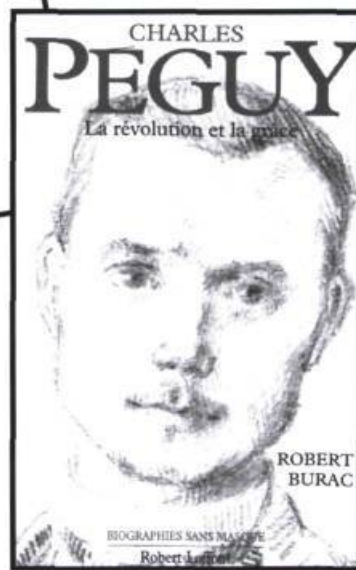
Monique Grégoire



minutieuse reconstitution de Robert Burac, son extraordinaire docilité à des sincérités successives et pourtant aussi intransigeantes les unes que les autres. Ce que croit Péguy, il le veut fougueusement, ardemment, avec intolérance. Ce qu'il ne croit plus devient, du soir à l'aube, non pas méprisable, mais inexistant.

De Charles Péguy, on gardera plus encore l'image d'une conscience incapable de servilité ou même de demi-mesure. Péguy a beau passer du rejet à la foi, il demeure, après comme avant, hostile au cléricisme. Lui, c'est avec Dieu et la Vierge qu'il traite, non avec ceux qui s'en disent les représentants sur terre. On saura aussi, grâce à son biographe, en attendant de retrouver Péguy lui-même dans sa prose acérée et sa poésie aux cadences larges et envoûtantes, dans quelles horribles conditions son œuvre s'est déployée : pauvreté, tractations de toutes sortes, tâches fastidieuses comme le pointage quotidien des listes d'abonnés... La beauté lyrique sur fond de rage.

Laurent Laplante



**CHARLES PÉGUY
LA RÉVOLUTION ET LA GRÂCE**
Robert Burac
Robert Laffont, 1994,
347 p. ; 43,95 \$

Robert Burac connaît admirablement Charles Péguy, ne serait-ce que pour avoir édité à la Pléiade son œuvre en prose. Paradoxalement, cette compétence même joue ici contre lui et surtout contre nous : Robert Burac, en effet, raconte son personnage comme si, nous aussi, nous le savions par cœur, comme s'il était superflu de montrer à nouveau la puissance de l'écrivain. Au sortir de cette biographie, irréprochable par ailleurs, le lecteur saura donc tout de l'homme et assez peu de l'œuvre.

De Charles Péguy, on retiendra surtout, grâce à la

VOLTAIRE LE CONQUÉRANT
Pierre Lepape
Seuil, 1994, 387 p. ; 49,95 \$

Pierre Lepape a travaillé à son essai comme s'il s'agissait d'une enquête journalistique. À cette différence toutefois que le terrain d'investigation est ici l'histoire.

À l'origine de son livre, une question : Pourquoi Voltaire incarne-t-il pour les Français la figure de l'intellectuel ?

En réalité, cette image de Voltaire écrivain partant à la défense des opprimés et cherchant justice et réparation pour eux nous vient de la dernière partie de sa vie, celle où, prenant la plume, il défend, par exemple, la mémoire de Calas, ce protestant condamné à mort pour avoir tué, dit-on, son fils qui voulait se convertir au catholicisme.

Si Voltaire reste grand, il n'en demeure pas moins, souligne Pierre Lepape, qu'il le fut grâce à son époque. Le XVIII^e siècle est marqué en

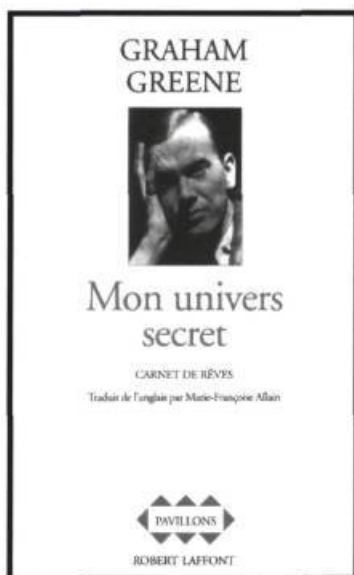
France par de violentes tensions. L'une d'elles met face à face les jansénistes et les jésuites au sujet de la place de la religion dans le royaume. Une autre se crée, à partir du milieu du siècle, entre le clan des philosophes et l'ensemble du clergé cette fois. Or s'il est vrai que les deux batailles ne sont pas nées en même temps, la question janséniste remontant déjà au dernier quart du XVII^e siècle, leur coexistence les fait s'intriquer — les philosophes jouant, par exemple, contre les catholiques des divisions existant en leur sein.

À cela il faut rajouter l'opposition, de plus en plus importante au cours du siècle, des parlements à la monarchie absolue — parlements qui cherchent à augmenter leurs propres pouvoirs au détriment de ceux du roi. Enfin, Louis XV s'éloigne de son peuple qui le lui rend bien en le rejetant de plus en plus. On estime généralement que cette dernière séparation fut décisive dans l'avènement de la Révolution.

Voltaire apparaît donc dans ce contexte, comme l'avocat et le propagateur de la raison, luttant contre les « forces obscurantistes » que représente le clergé. On comprend dès lors que loin d'être une biographie, ou même une illustration de l'œuvre littéraire de Voltaire, le livre de Pierre Lepape cherche à restituer la complexité d'une société et d'une époque qui voient naître une chose devenue banale pour nous, l'opinion publique, naissance à laquelle contribue Voltaire.

L'auteur utilise dans son essai les travaux historiques les plus récents pour montrer l'étendue de la question qu'il développe. Sa conception du personnage historique, Voltaire mais aussi tous ceux dont il fait le portrait attentif au passage, en découle donc. Voilà pourquoi son livre évoque l'image d'une échographie où se lisent les mouvements que les acteurs de l'époque n'apercevaient pas toujours dans leur genèse et rarement dans leur conséquence. Livre synthèse donc qui conclut à merveille le tricentenaire de la naissance de Voltaire, célébré en 1994.

Martin Doré



**MON UNIVERS SECRET
CARNET DE RÊVES**
Graham Greene
Trad. de l'anglais
par Marie-Françoise Allain
Robert Laffont, 1994,
141 p. ; 28,75\$

Yvonne Cloetta, qui fut la dernière compagne de Graham Greene, publie à la demande de ce dernier un choix de rêves, tirés du journal que le dramaturge, romancier et journaliste anglais a tenu de 1965 à 1989. Dans la préface, elle rapporte que l'écrivain se réveillait quatre ou cinq fois par nuit pour noter, dans un carnet, les mots clés qui lui permettraient de reconstruire ses rêves au réveil. Elle précise, et c'est là l'intérêt de cette publication, qu'ils « ont parfois fourni le matériau pour des nouvelles ou même la trame initiale d'un roman ». Graham Greene, qui écrivait environ 500 mots par jour d'une belle écriture posée, et presque sans rature, relisait ses textes le soir avant de s'endormir : il croyait que le sommeil apporterait la solution à ses blocages. Et, chose étonnante chez quelqu'un qui a fait une psychanalyse, Graham Greene croyait au caractère prémonitoire des rêves : il en donne quelques exemples. *Mon univers secret, Carnet de rêves* est une autobiographie, « puisqu'elle débute avec le bonheur et finit avec la mort [...] ». Drôle de façon de définir l'autobiographie ! En 1971 — il avait 67 ans — il terminait *Une sorte de vie*, le récit de sa vie... jusqu'à sa vingt-septième année ! « Écrire une autobiographie complète [...] aurait

inévitablement impliqué des incursions dans l'intimité de la vie d'autres personnes », écrit-il. Cet excès de respect pour la vie privée de ses proches se retrouve dans *Mon univers secret, Carnet de rêves*. Une telle discrétion peut déranger certaines personnes, mais l'effet était probablement recherché par l'auteur pour qui rêver, c'est « comme se mettre en congé de sa propre personne ». S'en étonneront ceux qui reprennent contact avec eux-mêmes par l'analyse de leurs rêves ! Mais le Graham Greene discret qui triche pour protéger ses proches se révèle à son insu dans son œuvre de fiction. C'est là qu'il pousse le plus loin sa recherche personnelle et sa réflexion sur l'hypocrisie et le pouvoir. C'est là que ses lecteurs fidèles établiront, grâce à cette dernière publication, les liens qui rapprochent ses rêves et ses textes de fiction.

Sylvie Beaupré

**LE SÉMINAIRE, LIVRE IV,
LA RELATION D'OBJET**
Jacques Lacan
Seuil, 1994, 435 p. ; 62,95 \$

Voici une publication importante pour la psychanalyse. *Le Séminaire* de l'année 1956-1957 portait en effet sur une notion fondamentale : la relation d'objet. Cette formulation est importante et le mot *relation* tout aussi essentiel que le mot *objet*, car ce qui est capital dans la psychanalyse lacanienne, c'est que l'objet manque, qu'il est par essence perdu, à retrouver. C'est donc bien une relation à un objet et non un objet pour lui-même qui travaille dans l'inconscient.

Pour nous faire accéder à cette logique, Jacques Lacan consacre un chapitre à la distinction entre privation : manque réel dont l'objet est symbolique, frustration : préjudice imaginaire dont l'objet est réel, et castration : dette symbolique dont l'objet est imaginaire. Il faut évidemment comprendre ici les termes Réel, Imaginaire et Symbolique au sens qu'il leur a donné et ne pas perdre de vue que le *nœud* qui les fait s'articuler entre eux diffère selon qu'il est question d'une structure de la perversion, de la névrose ou de

la psychose. Les « trois formes du manque d'objet » seront reprises et étayées au fur et à mesure des conférences, consacrées aux « voies perverses du désir », à « l'objet fétiche » et à la phobie.

Jacques Lacan désirait avant tout « resituer le terme de relation d'objet », c'est-à-dire lutter, comme il l'a fait durant toute sa carrière, contre une certaine psychanalyse qui se concevait comme normative, et qui avait pour but de mieux adapter le Moi à son environnement, psychanalyse pour laquelle il y avait un objet, génital s'entend. Retournant aux ouvrages fondamentaux de Freud — en l'occurrence le cas de Dora et du petit Hans dans les *Cinq psychanalyses* — Jacques Lacan pourfend certains auteurs avec une ironie qui n'est pas toujours évidente pour le profane.

Comme n'importe quel ouvrage du professeur, ce texte ne peut servir d'initiation à la psychanalyse. Si l'on tient absolument à aborder la théorie de l'inconscient par le biais du lacanisme, mieux vaut, à mon avis, s'attaquer aux *Écrits*.

Hélène Gaudreau

SADE
Chantal Thomas
Seuil, 1994, 250 p. ; 21,95 \$

Présenter un écrivain aussi mythique que le marquis de Sade est un beau défi pour un biographe. Chantal Thomas parvient à dresser un portrait humain de celui dont le nom même était maudit, sans taire les actes et les fantasmes qui continueront inévitablement de nourrir l'imaginaire des lecteurs sadiens. Homme de théâtre et homme de lettres, le marquis vit entre la scène et la coulisse — il disait souffrir de ce que les « entractes » de sa vie étaient trop longs. Or, c'est à ces heures de réclusion à la Bastille, sous la menace constante de l'exil, qu'il écrit la majeure partie de son œuvre. Introduction à l'œuvre, le *Sade* de Chantal Thomas, qui est superbement illustré, présente les écrits du marquis comme l'expression de la volonté de repousser les limites de la folie.

Corinne Larochelle